



Pascal Cribier (1958-2015) : l'homme qui parlait aux arbres

Hervé Brunon

► To cite this version:

Hervé Brunon. Pascal Cribier (1958-2015) : l'homme qui parlait aux arbres. Les Carnets du paysage, 2016, John Brinckerhoff Jackson, 30, p. 224-227. halshs-01370211

HAL Id: halshs-01370211

<https://shs.hal.science/halshs-01370211>

Submitted on 5 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

PASCAL CRIBIER (1953-2015)

POMMAGE D’UNE AGENCE À GÉOMÉTRIE VARIABLE,
POÉTIQUE, NOMADE

Son départ fut rude, c’est son choix, à la manière des philosophes antiques. Pascal n’aimait travailler qu’auprès de personnes aimées, qu’ils fussent architectes, artistes, botanistes, chercheurs, commanditaires, commissaires d’exposition, écologues, éditeurs, graphistes, illustrateurs, ingénieurs, jardiniers, journalistes, maîtres d’ouvrage, musiciens, ouvriers, paysagistes, poètes, propriétaires, techniciens, zoologues, etc. Il élaborait



des “projets d’affinités”. Il dessinait peu et photographiait sur un mode maniaque. Il était bon vivant – point de “charrette” sans victuaille de choix. Il était drôle, moqueur, piquant, un brin cruel parfois, d’un enthousiasme communicatif. Il adorait le public et pouvait admirer sans limite. Il vénérail les livres, et les *Carnets* en faisaient partie, il y prit plusieurs fois la parole. Homme de rencontres plutôt que de réseaux, il détestait le numérique, n’avait ni ordinateur ni téléphone portable. Il était moins maître d’œuvre que chef d’orchestre. Il n’avait pas d’agence au sens classique du terme, mais une “non-agence” indéfinissable à géométrie variable, poétique, nomade.

Nous avons eu la chance et l’immense bonheur d’être parmi ses collaborateurs les plus proches. Témoigner est peut-être un mot encore trop vif, lui rendre hommage notre devoir. Créer une association. Poursuivre sous une forme ou une autre “Les Rencontres botaniques de Varengeville”. Rééditer son livre, le traduire en anglais. Et des lieux continuent à vivre...

- Michel Baverey, éditeur ;
- Hervé Brunon, historien des jardins et du paysage ;
- Daphné Charles-Le Franc, architecte paysagiste ;
- Denis Cribier, son frère ;
- Jean-Marie David, ingénieur agronome ;
- Patrick Écoutin, paysagiste, urbaniste ;
- Valérie Églès, paysagiste, plasticienne ;
- Marc Jeanson, botaniste, ingénieur agronome ;
- Florence Levasseur, écrivain public ;
- François Macquart-Moulin, naturaliste, biologiste ;
- Monique Mosser, historienne de l’art, de l’architecture et des jardins ;
- Alice Schÿler Mallet, plasticienne.

L’HOMME QUI PARLAIT AUX ARBRES

Il était une fois un jeune garçon un peu fou des choses qui vont trop vite. Membre de l’équipe de France de kart à dix-sept ans et passionné de sports automobiles, Pascal Cribier affirmait que c’était l’expérience de la vitesse qui lui avait permis d’acquérir précocement un sens aigu de l’espace. Atteint d’une maladie incurable, il a mis fin à ses jours, à Paris, dans la nuit du 3 au 4 novembre 2015.

Si le monde des paysagistes reste bien moins connu que celui des architectes, son nom s’est imposé auprès d’un public toujours plus large, à partir du concours pour la réhabilitation des Tuileries, remporté par son équipe en 1990. C’est à cette époque que j’ai connu Pascal, entouré par cette dernière, à Paris, place Edmond Rostand – mais souvent, la “non-agence” s’installait aussi dans sa voiture. Son regard d’eau claire dévisageait alors le jeune homme qui squattait la photocopieuse pour mieux puiser dans la bibliothèque de Monique Mosser...

Puis vint le succès d’une exposition à l’Espace Electra, suivie d’un phénomène éditorial, *Itinéraires d’un jardinier* (2009). Monographie de référence rassemblant les contributions d’historiens, de scientifiques et de praticiens, ce traité hors norme cherche à restituer une déambulation dans près de soixante-dix réalisations et explore les questionnements qui ont nourri tout le travail de Pascal : la fascination du vivant, la recherche d’aménité spatiale et sociale dans les lieux publics, ou encore les défis posés par l’avènement du “virtuel” et les urgences écologiques.



Légende à rédiger

Né le 21 septembre 1953 à Louviers, dans l’Eure, diplômé de l’École des beaux-arts et architecte DPLG en 1978, ce Normand de cœur s’est confronté aux aspects les plus concrets du métier dans des pépinières et des entreprises d’espaces verts, avant d’exercer à partir de 1982.

QUEL MÉTIER ?

Un métier qui consiste bien à ménager des fragments de la surface terrestre, plus ou moins grands, plus ou moins complexes, pour les rendre harmonieux et agréables à vivre à ceux qui les fréquentent. Ainsi s’expliquait son admiration tant pour Le Nôtre que pour Capability Brown, apparaissant comme des géniaux orchestrateurs du “vide”. Comprendre intimement ce qui fonde le caractère propre de chaque site, observer avec obsession le climat, la nature des sols et le régime des eaux, tenir compte des traces d’occupation, humbles ou prestigieuses, respecter les désirs des propriétaires ou du public : toutes ces données contribuent aux décisions portées par le projet, qui devra magnifier les spécificités du lieu. Son accomplissement implique en outre de soigner le moindre détail dans la mise en œuvre au cours du chantier, tout comme dans l’entretien quotidien. Que ce soit au creux d’une

valleuse boisée de Seine-Maritime, dans un motu de Bora-Bora, sur des milliers d’hectares de prairie d’altitude en Amérique du Nord, tout lieu mérite considération – “n’importe quel endroit sur terre peut devenir le plus beau lieu du monde” – et pouvait lui inspirer des modes d’intervention, lesquels ont toujours cherché à optimiser les potentialités visibles ou invisibles.

Son choix de se présenter comme “jardinier” renvoie à une philosophie du projet fondée sur une méticuleuse attention portée au terrain : palper le site et les courants d’air, écouter les habitants, suivre la moindre étape d’un chantier, préférer au plan le piquetage sur place pour positionner avec justesse un élément. Pour tous ceux qui l’ont connu, presque chaque visite de chantier en sa compagnie reste inoubliable. Je l’ai photographié à Oiron (assistance à la maîtrise d’ouvrage à partir de 2004), tel un équilibriste au-dessus des douves du château Renaissance, affairé à vérifier des hypothèses. Moins que l’échelle d’intervention, qui peut aller de quelques dizaines de mètres carrés à des morceaux entiers de territoire, c’est la distinction entre trois registres trop souvent confondus – jardin, paysage et nature – qui permettait, à ses yeux, de rendre compte des différents types de sites où il a été amené à opérer pour révéler les énergies physiques et humaines du lieu.

JARDIN, PAYSAGE, NATURE

Conçu à l’instar de la musique pour mêler des temporalités complémentaires – la lente croissance d’un arbre, la floraison fulgurante d’une plante vivace, le rythme de la marche, un soudain coup de lumière –, le jardin doit susciter l’émerveillement et permettre de s’absorber dans la contemplation de l’éphémère. Le Bois de Morville, le jardin dont Pascal Cribier s’est occupé à partir de 1982

à Varengueville-sur-Mer, sur une pente boisée au sol argileux où aucun engin ne peut passer, lui a enseigné l’importance du geste du jardinier : un tracé doit être réglé au centimètre près non seulement pour le plaisir de l’œil, mais aussi pour l’agilité des personnes qui entretiennent un lieu. “Le bois de Morville”, comme il s’était résolu à l’appeler : lieu aimé entre tous, à partir duquel il a créé les trois sessions des “Rencontres botaniques de Varengueville” – rencontres d’un public composite autour des plantes, dans des jardins : *Quel pays sous les écorces ?* (2012), *Du vent dans les cultivars* (2013), *La célérité des feuilles* (2014). Cette approche pour ainsi dire fonctionnelle de la gestion contribue à la modernité d’un jardin, qui, selon Cribier, tient moins à sa composition ou à l’usage des matériaux qu’au recours aux “plantes inventées” – cultivars, hybrides, etc. – les plus récentes, dont les qualités ont été améliorées pour ce qui concerne les couleurs, la silhouette, mais aussi la résistance. Le potager de Woolton House situé dans le Berkshire (1996) illustre cette approche. Hymne à la diversité végétale, le Jardin expérimental de Méry-sur-Oise (2000) met en scène les stratégies par lesquelles les plantes s’adaptent à l’action mécanique, à la qualité chimique et à la température de l’eau.

Ce qui caractérise le jardin par rapport aux autres types d’aménagements, c’est l’émotion indicible qu’il procure. Tout jardin réussi, où un arbre séculaire peut côtoyer une éphémère floraison d’annuelle, combine différentes durées de vie et offre ainsi une “superposition de temps”, une conjugaison du temps qui passe et du temps qu’il fait – comme à Aramon dans le Gard (1996-2004) –, dont l’harmonie, en un instant de grâce, atteint soudain la perfection. Le paysage relève quant à lui de l’efficace. Ses formes, qui dériveraient avant tout de sa vocation productive, sont de plus en plus façonnées par des décisions

administratives – conviction acquise dès les premières études conduites en 1982 par Pascal Cribier sur le pays de Caux avec l’urbaniste Patrick Écoutin. Il s’agit dès lors pour le paysagiste de comprendre ces processus si l’on veut pouvoir les infléchir. Ces analyses peuvent porter sur des milieux ruraux, industriels ou urbains. C’est ainsi que Pascal reconfigure un ranch de La Cense à Dillon dans le Montana (1999-2002), propose une possible reconquête des rives du Rhône grâce au développement à long terme de quartiers d’habitation dans la vallée de la Chimie à Lyon (1998), participe à la consultation sur le Grand Paris au côté de Djamel Klouche (2008) et travaille à la restructuration de la rive droite de Bordeaux (concours 2011, études urbaines 2012-2015, parc aux Angéliques 2013-2015) et du quartier de Fives à Lille (2007-2016). Même si l’École nationale supérieure des arts décoratifs et l’École nationale supérieure de paysage Versailles-Marseille ont bénéficié de ses enseignements, les écoles de paysage ont sans doute beaucoup perdu à n’avoir pas su le retenir comme professeur. Et surtout leurs étudiants, dont il aurait pu aiguïser le regard pour mieux savoir la course des nuages, détendre la main, trop crispée sur des écrans tactiles, en retouchant enfin l’intime de l’humus. Savoir faire de tout inconvénient un avantage, telle était l’une de ses devises, valable pour dessiner le futur d’un paysage aussi bien que pour guider l’existence.

La nature correspond à ce qui naît, croît et meurt par soi-même : une puissance au fond effrayante, qui peut rendre un endroit totalement inhabitable. C’est bien pourquoi l’activité humaine n’a eu de cesse de la juguler, avec des excès dont nous mesurons maintenant les conséquences. Réintroduire cette part incontrôlable s’avère nécessaire si l’on veut résorber certains déséquilibres. Cribier s’y emploie au jardin de la Visitation à

Lyon dès 1999, en ménageant des empilements de pierre où peut s’abriter la faune sauvage, ou encore au parc du Faubourg d’Arras à Lille (2005), en prévoyant des parcelles que colonisera librement la flore spontanée. On ne saurait convoquer la nature ; il s’agit plutôt de s’évertuer à pacifier la coexistence des plantes. L’écologie n’avait pour lui rien du mot d’ordre, tout d’une conviction première. Et si chaque vie vraie s’écrit au fil de nos initiatives, y compris celle de l’interrompre, jardiner consiste à toujours prendre des décisions, avec persévérance, face à l’inattendu, pour mieux accueillir et faire fructifier les dons offerts par ce qui nous échappe.

PRÉVOIR L’IMPRÉDICTIBLE

La capacité de la nature à nous surprendre réjouissait ce jardinier obsédé de longue date par la météorologie et inquiet de l’accélération continue des vents. Il élaguait lui-même ses grands arbres, et je l’imagine leur parlant, comme d’autres murmurent à l’oreille des chevaux. Les répercussions locales du changement climatique s’avérant impossibles à déterminer, inutile de préconiser, comme on l’avait trop fait depuis la canicule de 2003, de ne planter que des espèces méditerranéennes en vue des sécheresses estivales. Il faut au contraire diversifier davantage la palette végétale pour augmenter les chances de survie aux aléas climatiques, d’autant que les problèmes liés aux parasites s’intensifient et peuvent décimer une population d’arbres. Les incertitudes de l’avenir permettent finalement de mieux percevoir les équilibres subtils qui tissent la complexité du vivant. Jardiner, nous a appris Pascal, c’est être attentif au monde et à ses moindres bruissements.

Hervé Brunon